





1965





Hilze Ttd 2520  
See

# MEMOIRES TURCS

A V E C

L'HISTOIRE GALANTE  
de leur séjour en France,

PAR *ACHMET DELY-AZET BACHA*  
A TROIS *QUEUES*, Turc de la suite de  
*SAID EFFENDI*, Ambassadeur  
Extraordinaire du Grand Seigneur.

TROISIÈME PARTIE.



A P A R I S,

En l'Hôtel de son Excellence, rue de  
Tournon, Fauxbourg S. Germain.

---

M D C C X L I I I .

En & approuvé par l'Approbateur Général  
du Grand Seigneur.

MEMOIRES TURCS

A V E C

L'HISTOIRE GALANTE

de leur séjour en France

PAR ACHMET D'ELY, NEZ BACHA

A TROIS QUERES, Tunc de la Cour de

Said Ferid, Ambassadeur

Excellence de Grand Seigneur

TROISIEME PARTIE



A PARIS,

En l'Hôtel de son Excellence, Monsieur  
Le Comte de Saxe, à Paris.

M. DE KILL

En l'apothecaire de la Cour de France

de Grand Seigneur



QUATRIÈME LETTRE

D'ACHMET  
DELY-AZET;

Bacha à Trois Queues,

*Ecritte de Constantinople à Madame la Marquise de Cham-  
bertin, à Lyon.*

**E**Nfin, Madame, nous avons quitté la France, & c'est peut-être pour toujours que je lui ai dit adieu. Triste souvenir pour moi! quoi, je ne vous reverrois plus, divine Marquise? Vous m'avez, il est vrai, permis de vous écrire, foible consolation. Un François pourroit se contenter d'une Lettre:

T\*

c'est, dit-il, le sentiment qu'il aime ; mais un Turc ne reconnoît de bien que la jouissance de l'objet aimé. Où m'emporte mon amour ? Ai-je oublié que vous m'avez défendu de vous jamais parler de mes feux ? Ah ! Madame, il falloit donc me défendre de vous écrire jamais. Que voulez-vous que je vous marque ? Confidente de mes amours pendant mon séjour à Paris, & de toutes les Lettres que j'écrivois à Atalide, vous entretiendrai-je encore de cette chere Esclave ? Hélas ! je n'ai que trop de choses à vous en apprendre ; mais je ne puis me résoudre à commencer ce triste récit. J'aime mieux vous entretenir de quelque chose de plus divertissant.

A peine fûmes-nous embarqués, que Said Effendi quittant



la gravité d'Ambassadeur, parut un autre homme à nos yeux : il nous parla de la France en des termes qui nous firent connoître combien il est grand politique. Les François, nous dit-il, veulent qu'on aime jusqu'à leurs défauts, & ce n'est qu'en les imitant qu'on peut leur plaire. J'ai flaté leur foiblesse, il est vrai, en applaudissant à tous leurs caprices ; mais ils ne m'ont point ébloui par leurs dehors trompeurs, ni les Dames par leur retenue apparente ; je ne suis point la dupe de leur fausse modestie. Quoi, Said, interrompit le Grand Maréchal, auriez-vous aussi appris à les connoître, ces Françaises, dont vous vouliez m'interdire le commerce ? Leur caractère ne se déploie qu'à proportion que l'on fait quelques progrès auprès

d'elles : l'on ne peut juger parfaitement d'une Parisienne qu'après la dernière faveur reçue ; jusques-là elle est dissimulée. En a-t-on triomphé , c'est une autre personne ; une aimable liberté regne dans tout son extérieur, vous devenez maître de tous ses desirs ; sa fierté l'abandonne ; elle ne sçait plus que vous obéir , comme si en triomphant d'elle , on lui avoit enlevé tous ses droits. De Souveraine elle devient Esclave. Tout le monde applaudit à ce discours du Grand Maréchal , & chacun convint qu'il disoit vrai : il pouvoit bien parler des Françoises.

Comme il n'est rien de si ennuyant que de voyager sur mer , où les mêmes objets frappent toujours nos yeux , son Excellence nous proposa de raconter par tour les aventures que nous

avions eues en France. Personne ne se refusa au plaisir public : comme je me trouvois à côté de Said Effendi, il me pria de commencer ; je récitai donc à la compagnie une partie des histoires que vous avez lues, Madame, dans les Lettres que j'écrivois de France à ma chere Atalide. Je leur parlai de cette Zelig intéressée, qui me fit marchander ses faveurs. Therese, quoique presente, eut aussi sa place dans le récit que je leur fis de mes passe-tems à Paris ; Madame de Luzi passa en revue comme les autres : je racontai sa maniere de payer au jeu. Je m'apperçus sur-tout que l'Histoire de la Comete qui me procura les faveurs de l'aimable de Ferriere, divertit fort la compagnie.

Le Grand Maréchal Aga

T iij

Muteferrica, impatient de parler, ne me laissa pas le tems de finir : il nous entretint pendant deux jours entiers de toutes ses galanteries ; je voudrois, Madame, que la briéveté d'une lettre me permît de les raconter toutes. De l'aimable Brune de la rue du Sépulchre, je passerois à la Blonde de la Place des Victoires, je m'arrêteroïs quelque tems à la rue saint Honoré ; celle des Petits-Champs me fourniroit aussi plus d'une aventure des plus amusantes ; & l'Hôtel de son Excellence serviroit de théâtre à plusieurs scènes fort intéressantes. Le Grand Maréchal finit par le récit de ses amours avec l'aimable objet qui alluma plus d'une fois le flambeau de la discorde entre lui & Said Effendi, qui ne se contenta pas toujours de la pe-

tite personne qu'on voyoit à  
 l'Hôtel, sans conséquence,  
 n'ayant ni naissance, ni parure,  
 mais le plus beau corps du monde.  
 L'amour n'en demande pas  
 davantage; souvent même il se  
 passe à moins; on le peint nud;  
 pour lui plaire, il faut lui res-  
 sembler; ainsi Mademoiselle  
 B... de Dijon fut oubliée com-  
 me bien d'autres Provinciales.

Quand Aga Muteferrica eut  
 fini son histoire, le jeune Dely  
 commença la sienne, elle fut  
 courte. Il ne parla que de sa  
 Zulime & des aventures qu'il a-  
 voit eues avec elle en Perse au  
 Temple de Jatab, situé sur la  
 montagne d'Alphea; il raconta  
 aussi ce qu'elle lui avoit fait souf-  
 frir à Paris par la bizarrerie de  
 ses sentimens. Chacun le badina  
 fort sur ce que, malgré tout  
 l'amour qu'il prétendoit qu'elle

T iiij.

avoit pour lui , il ne pouvoit jamais obtenir ses faveurs que quand elle ne les refusoit à personne. Le Grand Maréchal voulut gager , qu'avant son arrivée à Constantinople , il triompheroit de Zulime. Dely qui connoissoit l'humeur entreprenante de Muteferrica , & la simplicité de la Perfane , ne la voulut pas mettre à cette épreuve. Comme elle étoit absente de la compagnie , il parut inquiet , & sortit sur le champ pour l'aller rejoindre.

Seid , fils de son Excellence , qui rentra avec Zulime sur ces entrefaites , excita les ris de toute l'assemblée : ils redoublèrent à la vue de l'étonnement de Dely , qui crut lire dans les yeux de sa belle que le jeune Seid ne lui déplaisoit pas. Désespéré , il fit un effort pour ca-

cher son trouble, & affecta une tranquillité dont son cœur étoit bien loin de jouir. C'est à vous, aimable Seid, dit le Grand Maréchal, c'est à vous de nous raconter vos aventures : quoique dans l'âge le plus tendre, il n'est pas que vous n'en ayez eu quelques-unes à Paris; j'en ai pour preuves les larmes que je vous vis répandre en quittant cette Ville, n'y auriez-vous point laissé votre cœur? Quand on est jeune, on se laisse aisément séduire.

Hélas! reprit Seid avec modestie, & une timidité assez naturelle à la jeunesse; hélas! je n'avois jamais connu de femmes que ma Mere & mes sœurs, & je croyois les aimer au-delà de tout; mais je sens bien que l'on peut aimer davantage. Ce qui me surprend, c'est qu'une

Etrangere que je n'avois jamais vue, en moins d'un jour, m'ait été plus chere que ma Mere même; je ne l'aurois jamais cru; voilà mon histoire. Vous n'en ferez pas quitte à si bon marché, ajoûra Aga Muteferrica, vous nous avez imités dans nos amours, vous nous imitez, s'il vous plaît, dans le récit exact & circonstancié que nous en avons fait.

Puisque vous le voulez, repartit Seid, il faut vous satisfaire: ne vous attendez pas à quelque chose de fort extraordinaire, rien de si simple que ce que j'ai à vous raconter. Il vous souvient, Maréchal, du jour que vous m'emmenâtes pour la premiere fois avec vous chez Madame de Tal. ... votre bonne amie, vous sçavez que vous demeurâtes seul plus de deux



heures avec elle dans son appartement, & que vous me laissâtes avec Mademoiselle de Tal. . . . âgée d'environ quatorze ans : c'est elle qui est le sujet des pleurs que vous m'avez vu verser, & que je verse encore ; je n'ai rien de plus à vous dire, n'êtes-vous pas satisfait ? Pas encore, répartit le Maréchal : ce que vous venez de nous apprendre est déjà quelque chose ; mais il faut nous dire le commencement, le milieu & la fin de cette histoire. Quels furent, par exemple, les premiers discours que vous tintes à cette Belle ? Que vous répondit-elle ? Hardi, répondez-moi seulement, je vous interrogerai.

Quand vous nous eûtes laissés seuls, reprit Seid, Mademoiselle de Tal. . . . vint s'af-

Seoir sur le sofa où j'étois ;  
 nous y demeurâmes quelque-  
 tems sans rien dire : la peine que  
 j'avois de parler François me  
 rendoit timide. Cette jeune Fran-  
 çoise prit la première la parole ,  
 & me dit qu'elle m'aimoit mieux  
 que tous les autres Turcs , par-  
 ce que je n'avois point de bar-  
 be. Je lui répondis que je l'ai-  
 mois aussi plus que toutes les  
 autres Parisiennes ; mais que je  
 ne sçavois pas pourquoi je res-  
 sentois je ne sçais quel trouble  
 en sa présence, que je n'éprou-  
 vois nulle part. C'étoit de l'a-  
 mour , interrompit le Maré-  
 chal, que ne m'en faisiez-vous  
 confidence ? j'aurois été votre  
 conseil. Un pareil conseiller est  
 souvent dangereux.

Je vous avois vu, poursuivit  
 Seid, baiser la main de Madame  
 de Tal. . . . je baisai celle de sa

filie, qui rougit aussi-tôt, & moi  
aussi; je n'osai plus la regarder.  
Peu à peu cependant en promé-  
nant mes yeux de côté & d'autre,  
ils s'arrêterent sur elle, & je trou-  
vai les siens fixés sur moi, elle se  
leva, se proména par la Sale; &  
après qu'elle m'en eût fait exami-  
ner les tableaux, nous descendî-  
mes dans le jardin. Je courus à  
la première fleur que j'apperçus  
pour en faire présent à Made-  
moiselle de Tal... Elle l'accepta  
avec plaisir, & la glissa dans son  
sein: son mouchoir qu'elle d'é-  
tourna un peu pour cet effet me  
laissa voir la plus belle gorge du  
monde. J'ignorois la cause du  
plaisir que je ressentois à cette  
vue, & j'aurois voulu qu'il pût  
toujours durer. Nous avançâmes  
sous une charmille épaisse où je  
baifai encore la main de cette  
jeune Françoisë: elle rougit;

mais bien moins que la première fois & moi je ne rougis plus. Nous nous assîmes sur une espèce de gazon. Je me sentoie tout autre, mon cœur s'agita, tous mes sens se troublèrent, ma voix expira sur mes lèvres, & mes yeux pleins de langueur dirent mille choses que je n'avois jamais pensé. J'aurois bien voulu détourner le mouchoir importun qui me cachoit le sein de Mademoiselle de Tal . . . . je manquois de hardiesse, vingt fois sous prétexte de ranger mieux le bouquet dont je lui avois fait présent, j'en approchai ma main; mais je n'osai jamais aller plus loin. Nous nous amusâmes pendant quelque tems à je ne sçais quel jeu qu'elle m'apprit, & que nous continuâmes jusques au moment que vous parutes avec son aimable Mere. Je suis au désespoir, interrompit

le Grand Maréchal, d'avoir troublé vos plaisirs, c'est donc là toute l'histoire de cette journée. Il me souvient que quelques jours après ayant dit devant vous que j'allois voir Madame de Tal . . . . vous me priâtes de vous y mener: c'étoit sans doute pour revoir sa charmante fille; en demeurâtes - vous encore au mouchoir? parlez hardiment. Seid répondit ingénument qu'elle n'en avoit point mis ce jour-là; que sa joie en fut si grande qu'à peine le Grand Maréchal avoit pris la route du Cabinet de la Dame, qu'il embrassa la Demoiselle avec transport. Elle s'en fâcha d'abord, poursuivit le Fils de son Excellence, mais sa colere ne dura pas longtems: voyant même que j'étois fort triste & fort réveur elle me dit plusieurs fois qu'elle me pardonnoit; je la priai d'oublier ma

témérité, elle parut sensible à mon repentir: ce n'étoit pas assez, mes feux s'augmentoient de plus en plus, & je n'osois plus rien entreprendre de crainte de lui déplaire. Réduit à être plus respectueux sans être moins tendre, mes peines croissoient avec mon amour; je quittai Mademoiselle de Tal... plus passionné que jamais. Un voyage que je fis à la Cour avec mon Pere me priva pendant quelque tems de la vue de l'aimable objet de toute ma tendresse; je connois l'amour depuis peu: une passion naissante s'accroît par les obstacles & un peu d'absence ne sert qu'à l'irriter. La Cour que j'avois vue avec tant de plaisir, & si brillante environ un mois auparavant, me parut sans agrémens; les mêmes choses qui m'avoient frappé, attiroient à peine mes regards en passant.



passant. Enfin insensible jusques aux bontés que le Roi me témoigna , au milieu de tant de merveilles je ne voyois que Mademoiselle de Tal . . . Je ne pensois qu'à elle. Et à ce que cachoit son mouchoir, interrompit malicieusement le Grand Maréchal. Le jeune Seid déconcerté par cette parole finit là son histoire , & ce ne fut que quelques jours après qu'il nous apprit ce qui suit.

Dans une visite particuliere qu'il rendit à Madame de Tal . . . & qu'il eut le bonheur de ne pas trouver , il se fit introduire vers la Demoiselle qui étoit pour lors malade & dans son lit : une Gouvernante qu'elle avoit avec elle empêcha le timide Seid de témoigner à cette Belle tout l'amour qu'il ressentoit au fond de son cœur. La jeune Françoisse surprise par son Amant dans un

V.

désordre extrême demanda aussitôt un miroir, une coëffure & des rubans : l'envie de plaire, est l'aurore qui annonce l'arrivée de l'amour dans le cœur d'une jeune personne ; aussi se faisoit-il déjà sentir dans celui de cette aimable Demoiselle. La première parole qu'elle dit au Fils d'Effendi, fut qu'elle étoit charmée de le voir ; elle ajouta tout bas que c'étoit son absence qui l'avoit mise dans l'état où il la voyoit.

Ce fut-là la première marque que j'eus, nous dit Seid, de la tendresse de Mademoiselle de Tal... à mon égard ; je m'approchai de son lit avec un doux frémissement, elle me tendit la main. Après y avoir porté mes lèvres en tremblant, je la ferrai dans la mienne : au lieu de s'offenser de ma hardiesse elle en parut charmée, & porta elle-



même une seconde fois sa main contre mes lèvres ; elle fit un mouvement comme pour approcher la mienne de sa bouche, mais par un mouvement contraire elle la repoussa doucement : la réflexion ennemie déclarée des amours étoit sans doute venue sur ces entrefaites , elle ne fut pas écoutée long-tems.

Je commençai par souhaiter être seul avec Mademoiselle de Tal . . . & je ne sçavois pas pourquoi ; mais je ne fus pas plutôt sans témoins que je demurai interdit sans oser lui parler ni même la regarder. Je tombai languissamment dans le fauteuil qui étoit à côté de son lit , où je demurai près d'un quart d'heure dans la situation la plus embarrassante de ma vie ; je ne pouvois démêler ce qui se passoit dans mon cœur : j'avois des desirs vio-

Vij

lens, & quand je voulois les connaître je n'y comprenois rien; la seule présence de Mademoiselle de Tal... ne suffit donc pas pour me rendre heureux, me disai-je, puisque je suis avec elle, & que je ne suis pas content? Quoi, interrompit le Grand Maréchal, vous ignoriez à votre âge à quoi vous étiez propre, & votre petite nature ne vous parloit pas assez distinctement de ses besoins? les yeux de votre Amante ne devoient-ils pas vous en faire assez concevoir? Hélas! poursuivit Seid, sans doute que cette Françoise n'en sçavoit pas plus que moi. Et qu'avez-vous appris depuis, reprit Aga Muteferrika d'un ton badin? L'Enigme s'est-elle dévoilée à vos yeux? Voici le plus intéressant de cette histoire, songez à n'en pas omettre une circonstance, sans doute que,

médecin officieux, vous guérites ce bel enfant ?

La rougeur qui couvrit le visage du jeune Seid, & le silence obstiné qu'il garda, fit croire à toute la compagnie qu'il en étoit quelque chose, & qu'ayant enfin connu son mal, il avoit aussi connu le remède. Il ne faut pas étudier long - tems les mystères de l'Amour : quelque stupide que l'on soit on est bientôt maître en cet art ; un coup d'œil ; la seule vue d'une femme aimable nous fait faire bien du chemin en un moment. Seid avoit commencé par être charmé des graces naissantes de Mademoiselle de Tal... son cœur s'étoit laissé prévenir insensiblement en sa faveur : il s'y étoit élevé quelques nuages, des désirs y avoient pris naissance ; d'abord c'étoit un mystère qu'il ne comprenoit pas ; il

pense, il rêve, la raison ne lui  
 dit rien, mais peu à peu la nature  
 se fait entendre, elle l'instruit,  
 & le conduit elle-même au port.  
 La voile est levée, Seid regarde,  
 & apprend qu'il étoit au monde  
 fans le connoître, il commence  
 à sentir qu'il a un cœur. L'aima-  
 ble de Tal . . . n'en sçavoit pas  
 davantage; jamais elle n'avoit  
 peut-être formé un désir; elle  
 voit un homme passionné, la voi-  
 là en un moment aussi sçavante  
 que sa Mere, & le Grand Maré-  
 chal n'en sçait pas plus que Seid;  
 quel prodige! L'Amour ainsi que  
 le Ciel a ses Phénomènes.

Ce seroit quelque chose de  
 fort amusant à vous marquer,  
 Madame, que les degrés par les-  
 quels ces deux Amans en vinrent  
 à se donner des preuves mutuel-  
 les de leur tendresse, fans doute  
 qu'il y eut bien des petits com-

Bats de part & d'autre. La jeune  
 Françoisse déconcertée ignoroit-  
 elle où en vouloit venir Seid?  
 qui des deux le pensa le premier?  
 En quel terme l'expliqua-t-il?  
 Comment le jeune Turc fut-il  
 reçu d'abord? Que lui dit la Bel-  
 le après sa défaite? Que devin-  
 rent-ils tous les deux pendant le  
 doux moment? Quel fut leur  
 embarras après, à la vue de l'un &  
 de l'autre? Leurs timides regards  
 se fuyoient sans doute, peut-être  
 aussi se cherchoient-ils. Passons  
 sous silence ce qu'il ne nous a  
 pas été possible de découvrir;  
 tout ce que j'ai pu sçavoir, c'est  
 le chagrin qu'eut Seid de quitter  
 la jeune de Tal.... Depuis son  
 départ de Paris, il n'a pas passé  
 de jour sans la pleurer: tant la  
 première impression que l'A-  
 mour fait sur nos cœurs, est forte.

En vain, le Grand Maréchal

voulut ſçavoir l'hiftoire tout au  
 long , il fallut ſe contenter com-  
 me les autres , & deviner le reſte.  
 Et vous charmante Perfane , dit-  
 il à Zulime , ne nous conterez-  
 vous pas auſſi quelques aventu-  
 res ? ſe pourroit-il que vous ayez  
 toujours demeuré fidèle à votre  
 Dely ? Auriez-vous fait le voya-  
 ge de France ſans avoir connu  
 les François à fond ? Cette Belle  
 répondit naïvement qu'elle avoit  
 été au défefpoir de ce que le  
 commerce des hommes y étoit  
 défendu. Sommes-nous, pourſui-  
 vit-elle, hors de l'Empire du Dieu  
 qui regne en ce Royaume ? Ma-  
 homet & Zatab ſont-ils adorés  
 ſur ces Mers ? Aga Muteferrica  
 lui répondit qu'oui. Dely qui  
 craignoit des Rivaux lui avoit  
 toujours dit que non, ſe refusant  
 le plaifir de jouir lui-même de ſa  
 chere Efclave dans la crainte de  
 n'en

n'en pas jouir seul. Sa politique lui devint inutile, Zulime le regarda tendrement comme pour lui reprocher le peu d'empressement qu'il témoignoit. Ce n'étoit ni le lieu ni le tems de s'expliquer. Dely se contenta de rendre tendres regards pour tendres regards, & bientôt ils trouverent le moyen de quitter la compagnie, en un moment je les perdis de vue : ce fut pendant leur absence que le Grand Maréchal fit connoître l'amour qu'il avoit conçu pour la jeune Persane. Ne seriez-vous point mon Rival, dit-il à Seid ? Que vous disoit cette fille pendant l'entretien que vous venez d'avoir avec elle ? Qu'elle étoit encore sous la puissance du Dieu des François répondit le Fils d'Effendi. Cette réponse, poursuivit Aga Mute ferrica, donne assez à entendre la

demande que vous lui faisiez sans doute ; vous avez raison : pour-quoi tandis que nous nous ennuions dans ce Vaisseau , Dely & Achmet recevroient-ils seuls les caresses de leurs Esclaves ? C'est à vous, dit-il à son Excellence, c'est à vous, qui nous commandez, d'y mettre ordre. Je parle au nom de toute la Compagnie , qui de nous pourra passer encore quinze jours sans femme, que n'en n'avons - nous ici une demi - douzaine de celles que nous avions de trop à Paris?

Comme Dely étoit absent & que le discours du Grand Maréchal tendoit à me faire mettre aussi Therese en commun, je pris la parole , & représentai à Said Effendi les droits que nous avions sur nos Esclaves. Je le sçais, me répondit-il avec bonté, vous pouvez demeurer tranquil-



Je à ce fujet. Si vos Esclaves veulent vous être infidèles, & qu'elles vous trompent en secret je n'en répons pas ; mais ne craignez nulle violence. Je ne permets ici que l'amour à la Francoise : avoir une femme fidèle ou la croire telle est à peu près la même chose, on est aussi tranquille d'une façon que d'une autre.

Je n'ofai plus quitter Therese d'un moment, & Dely demeura constamment attaché aux côtés de sa Zulime. Avec ces sages précautions nous arrivâmes, je crois, à Constantinople sans ce qu'on appelle en France être coëffé.

La liberté que Said Effendi avoit donnée aux Turcs de sa suite d'attraper ce qu'ils pouroient, me tenoit dans des craintes continuelles. J'étois obligé de souf-

frir sans cesse mille importuns  
autour de moi, & d'entendre tou-  
tes les fleurettes qu'ils contotent  
à Thereſe. Je commençai à m'ap-  
percevoir pour la première fois  
de ma vie que la garde d'une fem-  
me n'étoit pas un petit embarras.  
Je plains le fort des François  
qui par la liberté qu'ils accordent  
aux leurs, ſe privent de la tran-  
quillité dont nous jouiſſons en  
Turquie; aſſurés que nous ſom-  
mes que les nôtres ne peuvent  
nous manquer. J'étois fatigué  
tout le jour, & je n'oſois la nuit  
me livrer aux douceurs du ſom-  
meil. Je ne ſçais ſi le pauvre Dely  
pour s'être une fois trop endor-  
mi ne perdit pas en un moment  
le fruit de toutes ſes veilles. Il ſe  
plaignit un jour qu'à ſon réveil il  
avoit trouvé le Grand Maréchal  
fort près de Zulime, ce qui l'in-  
quiétoit fort. Aga Muteſerrica

soutint cependant qu'il n'avoit eu aucun mauvais dessein. Il fallut le croire malgré l'émotion & le trouble de Zulime qui s'en défendoit foiblement : peut-être commençoit-elle à s'appercevoir que pour vivre en bonne intelligence avec Jatab & Dely, il falloit cacher au second ce que la loi du premier lui ordonnoit ? En un mot, se conduire comme les Françoises qui sçavent ménager l'intérêt de leur Epoux & celui de leur cœur, qui leur dicte en faveur des hommes la même loi que Jatab.

Enfin après bien des soins & des inquiétudes, nous revîmes avec joie le Port de Constantinople ; je conduisis d'abord Therese à Atalide. L'entrevue de ces deux aimables filles fut des plus tendres ; elles s'embrassèrent comme pour se promettre

de vivre toujours en bonne intelligence ; jusques - là j'étois charmé d'avoir en ma puissance deux Françaises d'un caractère si compatible. Parmi les femmes de cette Nation , ce n'est pas quelque chose de fort commun : la jalousie & l'envie de se nuire sont leurs défauts favoris ; mais quelle fut ma surprise lorsque j'apperçus Atalide fondante en larmes ! à quoi pouvois-je attribuer sa douleur ? Etoit-elle devenue jalouse ? Comment me le persuader ? Je l'avois vue vingt fois me conduire elle-même de jeunes Esclaves, & revenir après dans mes bras avec toute la tendresse dont elle est capable ; je voulus essuyer ses pleurs. Laissez-les couler, Achmet, me dit-elle, en me repoussant doucement. Hélas ! jamais je n'eus tant sujet d'en

répandre. Comme sa tristesse augmentoit, & que ses larmes redoubloient, je la conjurai de me dire ce qui pouvoit l'affliger, dans le tems que de retour à Constantinople ma présence devoit lui rendre toute sa gaieté. N'êtes-vous pas charmée de me revoir, lui dis-je? Un regard languissant qu'elle laissa tomber sur moi en levant ensuite ses yeux au Ciel, fut toute sa réponse. Je m'approchai pour lui prendre la main, & la porter à ma bouche; mais Ciel, que vis-je? Atalide recula comme saisie d'horreur, & m'arracha cette main adorable sur laquelle mes lèvres avoient volé cent fois. Vous ne m'aimez donc plus, lui dis-je avec douceur? Que vous a fait le tendre Achmet? Je prens le Ciel à témoin que vous n'êtes jamais

fortie de mon cœur ; interrogez cette jeune Françoise que je vous amene pour compagne : elle peut vous dire si j'ai passé un seul jour sans lui parler de ma chere Atalide. Therese lui confirma ce que j'avançois , la félicita sur le bonheur qu'elle avoit de regner sur mon cœur avec tant d'empire , & finit par lui dire , qu'elle s'estimeroit la plus heureuse des femmes si son sort étoit égal au sien. Hélas ! mon triste sort n'est pas à envier , reprit Atalide , en embrassant Therese. Elle n'eut pas la force d'en dire davantage ; elle laissa échaper un profond soupir , & baissant son voile pour cacher les pleurs qui couloient de ses yeux , elle rentra dans son appartement.

Je conduisis Therese dans celui qui lui étoit destiné , & re-

vins ensuite auprès d'Atalide :  
je la trouvai négligemment jet-  
tée sur un lit , sa tête appuyée  
sur une de ses mains , en tenant  
un mouchoir de l'autre , je me  
mis auprès d'elle ; elle se retira ,  
& se jettant à mes pieds , qu'elle  
tint embrassés pendant quel-  
que tems , elle me conjura de  
l'abandonner pour toujours.

Je ne pus entendre cette pro-  
position sans frémir ; tous mes  
sens se glacerent , mes jambes  
tremblèrent , & ma voix ne put  
se faire entendre. Je demurai  
un moment immobile , les yeux  
attachés sur Atalide , qui avoit  
les siens fixés en terre ; je la re-  
levai de mes pieds , & la portai  
dans mes bras sur le lit qu'elle  
venoit de quitter : elle n'eut pas  
la force de s'y opposer ; mais  
elle n'y fut pas plutôt , qu'elle  
me pria de l'y laisser tranquille.

Esclave de ma parole, ne voulant rien tenir, je n'eus garde de rien promettre. Impatient de satisfaire mes désirs, je lui représentai le pouvoir que j'avois sur elle, & l'obéissance qu'elle me devoit : si je n'ai pas encore fait usage de mon autorité, ajoutai-je, ne m'obligez pas à commencer, & à dire un je le veux ; faites cesser des pleurs qui m'outragent, ou dites-moi ce qui les fait couler ; devriez-vous manquer de confiance pour un homme qui n'en a jamais manqué à votre égard ? Je le vois, c'est que vous ne m'aimez plus. Arrêtez, Achmet, me dit-elle, vous allez trop loin ; si mon cœur est coupable mon amour fait tout mon crime ; si je vous haïssois, vous me verriez moins répandre de larmes ; j'en aime un autre, il



est vrai, puisque vous voulez le  
 sçavoir, je ne vous en ferai pas  
 un mystère ; je n'ose décider en-  
 tre vous deux ; n'en foyez pas  
 jaloux : c'est un Dieu que je  
 vous donne pour rival, un Dieu  
 plein de bonté que j'ai outragé  
 un million de fois, & qui dai-  
 gne encore se faire entendre au  
 fond de mon cœur ; il me dit  
 sans cesse de le suivre, qu'il ou-  
 blierà le passé ; je l'écoute avec  
 joie, je suis prête à voler sur  
 ses pas ; mais quand je vois qu'il  
 vous faut abandonner, & vous  
 laisser derrière moi, je ne sçais  
 que suivre, ou de l'homme,  
 ou de Dieu : vous triomphez  
 chacun à votre tour, pourquoi  
 ne puis-je avoir le mien & imi-  
 ter Émelie ? Grand Dieu ! ache-  
 vez votre ouvrage.

Pressé d'achever le mien, &  
 de regagner entierement le cœur

d'Atalide , je reconnus le tort que j'avois eu de lui parler de sa sœur , & du bonheur dont elle jouissoit dans un Monastere : je fis à ma chere Esclave une peinture si vive des doux momens que nous avions passés ensemble, qu'elle m'écouta peu à peu ; je me mis en devoir de les lui peindre d'une maniere encore plus touchante ; elle combattoit contre elle-même. Je n'oubliai rien pour en triompher ; j'embrassai ses genoux ; ma bouche se colla sur la sienne ; elle soupira en pleurant ; j'essuyai ses larmes ; & charmé de n'en pas voir paroître de nouvelles, j'augurai bien de ce premier succès ; mes yeux rencontrèrent enfin les siens. Nous nous regardâmes quelque tems en silence ; je saisis ses mains que je trouvai sans force. La

nature parla à son cœur, & l'amour fut le maître : bientôt je vis renaître ces momens délicieux, connus des seuls Amans, & cette douce ivresse que Mahomet compare au bonheur qu'il nous promet dans le Ciel après notre mort. Je prodiguai mille baisers à Atalide ; elle me les rendit avec usure ; nos transports redoublerent, tout fut oublié & sacrifié à l'Amour : on est bien foible près de ce qu'on aime ; le cœur détruit souvent les projets de l'esprit ; mon bonheur fut complet, mais il ne dura pas ; je fus un vainqueur malheureux, accablé sous le propre poids de mes lauriers. Que ma victoire me coute de regrets ! A peine je sortois victorieux du champ de bataille, les armes basses cependant, & tremblant devant l'ennemi que j'a-

vois renversé , que je m'apperçus qu'il falloit livrer de nouveaux combats.

Atalide reprit bientôt ses premiers sentimens. Elle eut honte de m'avoir cédé avec tant de foiblesse ; ses larmes reparurent , ses prieres recommencerent , & je revis à mes pieds cette belle en suppliant. Vous venez de le voir , Achmet , me dit-elle , quel fond puis-je faire sur mes résolutions ? De grace , permettez que je me sépare de vous. Vous séparer de moi , lui dis-je avec étonnement , & où voulez-vous aller ? Rejoindre Emilie , poursuivit-elle , & m'ensevelir dans un Couvent avec ma sœur ; je ne puis vivre plus long-tems dans un Serrail ; mille remors m'agitent sans cesse , & font de mon cœur un théâtre affreux , où ma propre con-

Science vient elle-même me livrer des combats terribles. Si vous sçaviez, cher Achmet, ce qu'il m'en coute pour m'arracher de vos bras, vous ne m'en feriez pas un crime; depuis le jour que dans une de vos lettres vous me parlâtes du bonheur d'Emilie, j'ai toujours envié son sort. Si vous m'aimez, foyez généreux, vous pouvez me retenir, je le sçais, je suis votre Esclave; mais quel triste plaisir aurez-vous de m'arracher des caresses qui me couteront sans doute la vie? Je n'ai plus que des pleurs à vous donner. Pourquoi, lui dis-je, me refuser la douceur de les essuyer, puisque c'est la seule consolation qui me reste? Je voulus engager Atalide à demeurer, en lui promettant de ne jamais rien exiger d'elle contre sa volonté.

Je vous aime trop, reprit-elle; peut-être ferois-je plus foible que vous; c'est moi-même que je crains: ne viens-je pas de violer déjà mes sermens? J'avois juré de ne vous rien accorder, & je comptois assez sur votre bonté pour esperer que vous ne me rendriez pas parjure; mais à peine avez-vous paru, que j'ai souhaité moi-même de l'être, & je me ferois encore en moi? Non, Achmet, ce seroit manquer de prudence; je mériterois de succomber si je m'exposois au danger.

Pendant tout ce discours j'étois demeuré immobile, la tête appuyée contre le lit, incertain du parti que je devois prendre. D'un côté, je considérois la perte que je ferois, si je laissois partir Atalide; d'un autre je voyois le peu de satisfaction que

que j'aurois de regner sur un cœur en proie à la douleur, je n'étois pas accoutumé à voir couler des larmes si cheres, je me mis en devoir de les essuyer. Vous prenez un soin inutile, me dit Atalide : que vous sert d'effacer les traces de quelques pleurs, si vous n'en tarissez pas la source? d'un mot vous le pouvez. Mais ce mot, lui dis-je, me coutera la vie. Mourons donc tous les deux, reprit-elle, puisque sans ce mot je ne puis vivre. Parce que vous n'êtes pas assez généreux pour abandonner une foible mortelle, voulez-vous que je vous sacrifie un Dieu qui m'appelle? A ces mots je me laissai tomber sur le lit contre lequel j'étois appuyé, & levant les yeux vers le Ciel, je demandai au Dieu d'Atalide ce que je lui avois fait pour

Y

m'enlever ce que j'avois de plus cher au monde. Dieu jaloux & cruel, m'écriai-je, pourquoi ne te pas contenter des vœux des mortels, sans exiger encore le sacrifice de leur plus doux penchant ? rival redoutable que je ne puis combattre, je vois bien qu'il te faudra céder.

Vous pouvez partir, dis-je à Atalide, rien ne vous retient plus, je vous rends votre liberté, & vous ne me rendez pas la mienne, n'est-ce point être trop généreux ? c'est du moins m'être bien cruel. Le Dieu que j'adore, reprit-elle, est le pere de ses Peuples. Souverain Maître de l'Univers, il peut à son gré calmer ou dissiper les orages. Je l'invoquerai pour vous, invoquez-le aussi, il prendra soin de la tranquillité de votre cœur, offrez-lui le sacrifice que



vous faites de votre Esclave, il lui est trop agréable pour qu'il n'en soit pas reconnoissant.

Fidèle à Mahomet, dis-je à cette Françoisse, le Dieu qui l'inspira me fera toujours sacré : ce n'est point au vôtre que j'offre un semblable sacrifice, c'est à vous-même, vous êtes la victime & l'idole ; si votre bonheur dépend de vivre loin de moi, soyez heureuse, j'y consens, je n'examine point que le mien dépende de vivre avec vous ; puisque je vous aime plus que moi-même, je dois préférer votre félicité à la mienne. Ah ! reprit Atalide, pour quoi me parler de votre amour, quand il faut que je renonce à votre cœur ? Haïssiez-moi plutôt s'il est possible ; efforcez-vous de paroître moins aimable que jamais à mes yeux, la

Y ij

peine que j'ai de vous quitter n'est-elle pas assez sensible ? Que n'êtes-vous ingrat , parjure , inconstant , cruel , barbare ? Faut-il que vous ne foyez que tendre & généreux ? Oui , je le suis , lui dis-je , & je vous aime assez pour renoncer à vous quand vous voulez renoncer à moi . Que l'heureuse France vous revoye ; pendant le séjour que j'y ai fait , elle n'a possédé que mon corps , maintenant , mon cœur inséparable du vôtre , y vole avec vous .

Un Vaisseau François qui devoit mettre à la voile dans deux jours , me fit prendre le parti d'y faire embarquer Atalide ; puisqu'il falloit m'en séparer , le plus tôt étoit le plus propre à soulager mes maux . Jouir de la présence de l'objet aimé , est sans doute le plus grand des plaisirs ;

mais en jouir quand on ſçait qu'on ſe va perdre pour toujours eſt la plus ſenſible des peines. Je n'eus pas plutôt dit à Atalide qu'un Vaiſſeau devoit partir pour Toulon, qu'elle me conjura d'en profiter pour la renvoyer en ſa Patrie. Je le lui promis en commençant à préparer ce qu'il falloit pour ce voyage, & les préſens que je comptois lui faire. Trifte miniſtere pour un tendre Amant ! Je donnai à cette chere Françoisſe tout ce que j'avois de plus précieux en pierreries, & une ſomme d'argent aſſez conſiderable pour ſecourir ſa déplorable famille. Quel jour que celui qui précède le moment d'une ſéparation ſi cruelle ! Mes yeux voyoient Atalide pour ne la plus revoir. Cette ſeule idée me faiſoit frémir, tous mes ſens ſe glaçoient, & je tombois ſans force

aux genoux de mon Esclave. Vingt fois je fus tenté de retracer la parole que je lui avois donnée, mais la crainte de lui déplaire, & le plaisir de faire son bonheur me rendoient bientôt ma première générosité. Quoique transportée dans des climats éloignés, me disai-je, je regnerai toujours sur son cœur. Après ce que je fais pour elle, pourroit-elle ne pas m'aimer ? Si je la retiens elle me haïra sans doute : quoi qu'il m'en puisse coûter, dois-je balancer entre son amour & sa haine ? Puisse-t-elle me regretter quelque jour ? Je serai trop heureux.

Que les heures s'écoulent rapidement dans ces sortes de situations. Il me sembloit que la nuit plus prompte qu'à son ordinaire se hatoit de répandre ses voiles, à peine le Soleil fut-il

couché que je retournai vers Atalide que j'avois quittée pour quelque tems. Quelle entrevue! C'étoit le lendemain que je devois la quitter pour toujours. J'entrai dans son appartement en gémissant & pénétré de la douleur la plus vive; mes yeux fixés en terre, n'osoient regarder cette tendre Esclave. Enfin un de mes regards échappés tomba sur elle: cette aimable fille couchée négligemment sur un lit, soutenant sa tête d'une main, fondeoit en larmes. Je m'approchai sans être apperçu, pour écouter ce qu'elle disoit tout bas. Elle s'entretenoit du bonheur de sa sœur Emilie, demandoit à son Dieu de nouvelles forces pour me quitter sans regret. Grand Dieu, disoit-elle, vous seul connoissez l'amour que j'ai pour Achmet, & la grandeur du sacrifice que je

vous fais. Achevez votre ouvrage, Dieu d'Emilie, & qui futes le mien, daignez le devenir encore. Enlevez-moi promptement d'un lieu où tout me parle d'un Maître cheri, & d'un Amant trop aimé, ne l'offrez plus à mes yeux, je sens ma foiblesse.

Quoi, lui dis-je, avec vivacité, en me jettant à son cou ? Quoi chere Atalide, vous ne voulez plus me voir ? Est-ce donc là le prix de tant d'amour que vous a marqué le tendre Achmet ? Je ne m'oppose point à votre départ, partez, vous le voulez, cela me suffit ; mais il me semble que je puis exiger de vous un peu de reconnoissance : vous vouliez m'abandonner sans seulement me dire adieu. Hé bien ! fuyez cruelle, fuyez un malheureux qui voit naître votre bonheur de ses larmes. Cette Emilie dont  
vous

vous suivez si généreusement l'exemple, est moins ingrate que vous. Ce fut elle qui m'envoya prier de ne pas partir sans la voir : les adieux qu'elle me fit furent des plus tendres, il m'en souvient encore.

Que vous êtes injuste, Seigneur, interrompit Atalide ! Quoi ! vous doutez de mon amour, vous qui en avez des preuves si sensibles ? J'aurois moins à pleurer si je vous eus moins aimé : réduite par le sort à vivre dans un Serrail, si mon cœur se fût maintenu libre, forcée de vous obéir, je n'aurois pas été coupable ; mais hélas ! quand j'aurois été autant & plus libre que vous, mon cœur auroit toujours été votre Esclave. J'ai trop cheri des fers que vous me rendiez aimables, pour les voir briser sans regret. Dans la douleur qui m'accable,

Z

j'ignore encore si ce ne sont point eux que mes larmes regretent. Si vous me faites un crime des pleurs que vous faites couler, vous me rappelez l'exemple d'Emilie qui demanda, dites-vous, à vous voir : elle n'avoit pas comme moi à redouter votre présence. Je dois me défier d'une foiblesse, que n'éprouva point ma vertueuse Sœur, & dont j'ai plus de peine à me défendre que jamais.

En finissant ces mots, Atalide voulut baisser son voile sur son visage, mais je l'en empêchai, en la conjurant de ne pas me cacher des charmes que bientôt je ne pourrois plus contempler. Il fallut livrer un petit combat dont je sortis heureusement victorieux.

Je soupai avec cette Belle, c'étoit la dernière fois que je de-



vois y manger, quel triste repas. Il commença par un morn esilence, qui n'étoit interrompu que par des soupirs & des larmes qui se mêloient aux liqueurs que nous buvions; nos yeux au défaut de nos voix étoient chargés de la conversation; que ne se dirent-ils pas? Ils se fuyoient; & se recherchoient ensuite: s'étoient-ils retrouvés, ils en venoient à de tendres reproches que l'Amour & les pleurs accompagnoient toujours.

Enfin le repas fini, Atalide voulut demeurer seule, je fis de vains efforts pour l'engager à me laisser passer la nuit avec elle; mes prieres furent inutiles, je ne pus résister à ses larmes, il fallut la laisser, & me contenter de baiser sa main qu'elle retiroit encore: à quelle extrémité me trouvai-je réduit! moi qui l'a-

Z ij

vois vue mille fois prévenir elle-même mes désirs, & me combler de ses careffes ; je commençai à en connoître le prix plus que jamais ; quelle cruelle nuit ne passai-je pas ! malgré tout ce que je souffrois, j'aurois voulu qu'elle eût toujours duré.

A peine le jour commença, que je maudis sa lumière, l'arrivée du soleil fut le signal du départ d'Atalide. Accablé de tristesse je me rendis dans son appartement : elle n'étoit pas encore levée. Ma vue l'effraya, elle sauta hors de son lit, où elle s'étoit jettée toute habillée. Allons Achmet, me dit-elle, voici le moment redoutable, armez vous de courage, le Dieu que j'adore m'a donné des forces, je ne suis plus cette foible Atalide qui vous quittoit les larmes aux yeux ; mais que dis-je, poursuivit-elle,

je sens que mes yeux me trahissent, quoi, je pleure encore !  
 Adieu Achmet, ajouta-t-elle  
 avec fermeté, qu'on me conduise  
 au port.

Elle finissoit ces mots quand  
 on vint avertir que le vaisseau  
 partiroit dans une heure : j'y avois  
 envoyé dès la veille les présens  
 que je faisois à cette Françoisse,  
 il ne me restoit plus qu'à l'y con-  
 duire elle-même. Elle fut faire  
 ses adieux à toutes ses Compag-  
 nes qui la quitterent les larmes  
 aux yeux. Quel spectacle atten-  
 drissant pour moi ! l'aimable The-  
 rese parut la moins sensible, soit  
 que nouvellement arrivée elle ne  
 se fût pas encore liée avec Ata-  
 lide d'une amitié assez forte, ou  
 qu'un peu jalouse, elle vît avec  
 une joie secrète partir celle qui  
 auroit pu lui disputer mon cœur.  
 Atalide l'embrassa, en lui faisant

de moi le portrait le plus avantageux, & finit par lui raconter toutes les bontés que j'avois eues pour elle. Achmet, lui dit-elle, est le plus tendre des hommes, la vertu la plus farouche s'adoucit avec lui. Il m'avoit achetée, il est vrai, comme Esclave, mais il a vécu avec moi comme avec une tendre Epouse; si j'entraï dans son Serrail en pleurant je le quitte de même. Adieu aimable Compatriote, puisse le Ciel parler à votre cœur comme au mien! Therese répondit ingénument que pour le présent elle ne connoissoit pas de plus grand bonheur que celui de faire ma félicité; qu'elle en feroit toute son étude, trop charmée de pouvoir me rendre heureux: qu'elle souhaitoit cependant pouvoir imiter quelque jour son généreux exemple.

Ces deux charmantes filles s'embrassèrent tendrement & se séparèrent. L'heure fatale approchoit. Tremblant & accablé de douleur, j'avois à peine la force de conduire Atalide par la main à la porte du Serrail, en traversant son appartement tant de fois, témoin de nos plaisirs, mes forces m'abandonnerent, & je tombai évanoui à ses pieds. Mes yeux mourans lui disoient que j'expirois d'amour pour elle. Aussi foible que moi elle se précipita dans mes bras, & collant son visage sur le mien, elle rappelloit mon âme fugitive : à sa voix mes esprits se réveillèrent, j'appellai Atalide à haute voix, ignorant que j'étois avec elle, bientôt je la revis encore. Elle avoit la tête renversée sur ma poitrine, & les yeux levés vers le Ciel. Revenu comme d'un profond assoupisse-

ment, je ne pus me résoudre à abandonner tant de charmes, je me sentis tout d'un coup agité de la passion la plus violente. Je ne fus pas maître de moderer mes transports, d'autant plus vifs que mon cœur me disoit que dans un moment je ne pourrois plus les satisfaire. Aveuglé par l'amour, je n'écoutai rien, ma passion devint fureur. En vain Atalide eut recours aux larmes & aux promesses que je lui avois faites la veille, je fus insensible à tout, j'en vins jusques à lui reprocher son ingratitude: dequoi un Amant furieux n'est-il pas capable? La tendre Atalide interdite & confuse, baissoit les yeux: je me faisis de ses mains tremblantes, sans oser la regarder. Mes reproches la déconcertèrent si fort qu'elle ne me répondit pas un mot. Je la relevai, mais

à peine eut-elle fait quatre pas qu'elle tomba prête à expirer de foiblesse & moi d'amour. Nos regards se confondirent, nos lèvres se collèrent les unes contre les autres, nos bras s'entrelacèrent, j'oubliai mes sermens. Atalide ne m'en fit pas ressouvenir. Peut-être en ce moment oubliat-elle elle-même ce qu'elle avoit exigé de moi pour se livrer à mes transports avec plus d'ardeur que jamais. Quoi qu'il en soit je fus heureux; mais pouvois-je l'être long-tems. Bientôt les pleurs d'Atalide recommencerent, & se réveillant comme d'un profond sommeil, elle éclata en reproches contre moi.

Je me jettai à ses pieds en la conjurant de me pardonner une faute commise par un excès d'amour. J'obtins ma grace: qu'un coupable a-t-il à craindre quand

l'Amour le fait regner sur le cœur  
de son Juge ! En vain je voulus  
encore donner matière à un nou-  
veau pardon , je fus repouffé si  
vivement que j'en fis un sacrifice  
à Mahomet.

Aralide ne voulut pas demeurer plus long-tems seule avec moi , elle appella les Esclaves que je lui avois donnés pour l'accompagner & la servir pendant la route ; & pleine de fermeté , elle marcha avec eux droit au Port. Je la suivis jusques au Vaisseau qui devoit la porter ; elle y monta généreusement en s'appuyant sur mon bras , & disparut à mes yeux en me jettant un tendre regard qui fut le dernier. On n'attendoit qu'elle pour partir , à peine eut-elle mis le pied dans le Vaisseau qu'on mit à la voile. Je demurai immobile sur le rivage, les yeux fixés sur le Bâtiment



qui m'enlevoit ce que j'avois de plus cher au monde. C'en est donc fait, m'écriai-je dans le désespoir qui m'animoit ? C'en est donc fait, je ne la reverrai plus cette Esclave adorable, qui faisoit depuis tant d'années la douceur de ma vie ? un Dieu jaloux me l'enleve, que ma générosité me coute cher !

De retour chez moi, je m'enfermai dans mon Serrail, où je demeurai deux jours entiers sans voir personne, insensible à tous les plaisirs & en proie à la douleur la plus amere.

Je me rendis enfin auprès de Therese qui par toutes sortes de caresses essaya de soulager mes peines. Cette tendre fille mérite par ses soins de remplacer Atalide dans mon cœur. J'ai commencé par lui donner son appartement qui est le plus commode,

& celui destiné à l'Esclave qui m'est la plus chere. Flatée de cette préférence, cette aimable fille m'entretient sans cesse du bonheur qu'elle a eu de me plaire à Paris & de me suivre à Constantinople. Nous parlons souvent de la France qui m'est toujours chere, puisqu'elle vous possède, belle Marquise, & qu'elle va encore posséder ma chere Atalide qui doit vous visiter à son passage à Lyon. Daignez, Madame, lui servir de protectrice dans un pays où elle n'auroit besoin que d'elle-même si le mérite suffisoit pour s'y faire estimer. Votre naissance vous y donne un rang que toute votre vertu n'auroit pu vous y procurer. Vous le sçavez, & vous me l'avez dit cent fois que le Crime y est plus honoré que l'Innocence.

Quoiqu'Atalide sorte d'un

Serrail, je ne crains pas de la comparer à ce que la France a de plus vertueux : son cœur fut à mon égard plus tendre que criminel. J'ose, Madame, vous l'offrir pour Amie, la distance de vos conditions ne doit pas y apporter d'obstacles. Elle s'approche autant de vous par ses sentimens nobles & généreux qu'elle s'en éloigne par sa naissance. Qu'importe en quel rang le sort l'a fait naître ? elle peut les honorer tous.

J'espere, Madame, que vous me sçaurez gré du present que je vous fais : vivez ensemble, empêchez-la, s'il est possible, d'aller se renfermer dans un Cloître pour le reste de ses jours. Elle a de quoi ne pas vous être à charge, mes présens l'ont mise en état de se passer de tout le monde, & je suis prêt de lui

en faire de nouveaux encore plus considerables que les premiers, sans rien exiger d'elle, qu'un peu de part dans son cher souvenir. Je vous demande la même grace, Madame, pourriez-vous la refuser à Achmet? Vous êtes trop généreuse & trop tendre; vous n'avez à me reprocher qu'un excès d'amour, faute bien pardonnable. Que n'ai-je le cœur moins sensible? je ne vous aurois peut-être pas déplu, & je regretteroie moins Aralide. Puisse-telle être heureuse! pour moi je ne le serai jamais, puisque je ne suis pas l'auteur de sa félicité. Le plus grand plaisir dont jouisse un tendre Amant, est de faire le bonheur de celle qu'il aime. Je n'en connois pas au-dessus.

Ce que Dely vient de faire pour sa Zulime, prouve, Ma-

dame, que je ne suis pas le seul Turc généreux. Comme vous connoissez ces Amans dont je vous ai déjà parlé tant de fois, peut-être ne ferez-vous pas fâchée de sçavoir leur sort? Dely ne s'est point laissé éblouir par les emplois brillans dont il a trouvé son pere revêtu à son retour: toujours constant pour sa Zulime, il l'a tirée du rang de ses Esclaves pour en faire son Epouse; ils vivent ensemble dans l'union la plus parfaite.

Sans vouloir diminuer le prix de la générosité de mon Ami, je puis dire qu'elle lui coute moins que la mienne: le cœur peut former aisément le projet de s'unir à ce qu'il aime. Pour l'exécuter, il ne se fait point de violence; mais qu'il est difficile de le déterminer, ce même cœur, à se priver pour toujours

clupisM.

de ce qu'il a une fois sçu charmer. Je le sçais mieux qu'un autre ; j'en ai fait la triste expérience ; j'abandonne Atalide ; quel sacrifice ! J'en frémis encore. Quoi , je ne la reverrai plus ! & j'ai eu la foiblesse d'y consentir... Que ce soit vertu ou foiblesse, c'en est fait, il n'est plus tems , Atalide ne vit plus pour moi. Puisse quelque vent favorable à mes vœux la ramener dans le Port de Constantinople. Dieu jaloux, qui me l'a ravie, ne l'offre jamais à mes yeux, je ne lâcherois plus ma proie. Tout mortel que je suis, je te serois un rival redoutable ; mais hélas ! tu triomphes ? Que ne me ravissois-tu ma vie, en m'enlevant ce qui en faisoit le bonheur ? Je te donne Emilie, & tu m'enleves Atalide ; est-ce ainsi que tu récompenses la vertu ?

Marquise

Marquise aussi vertueuse qu'aimable, vous la verrez cette chere Atalide, peut-être même l'avez-vous déjà vue au moment que vous recevez ma Lettre. Que vous a-t-elle dit d'Achmet? A-t-elle prononcé mon nom avec joie? M'a-t-elle oublié pour toujours? Non, son cœur est trop tendre; si elle pouvoit me regretter & revenir!... Vain espoir qui ne fait qu'accroître mes maux, faut-il que le seul remede que j'y sçache soit de ne plus parler de ce que j'aime? Il faudroit aussi n'y plus penser; mais il faudroit n'avoir jamais vu Atalide.



---

 R E P O N S E

De Madame la Marquise de  
Chambertin, à Achmet De-  
ly - Azet, Bacha à Trois-  
Queues.

**J**E vous ai permis, il est vrai,  
de m'écrire, c'est un effet de  
mon imprudence; mais je ne vous  
ai pas promis de réponse: cepen-  
dant comme de vastes mers nous  
séparent, & que je me trouve à  
l'abri de votre témérité, je ne  
puis vous refuser une Lettre. Heu-  
reuse si je n'eusse jamais eu avec  
vous que ce commerce innocent,  
je serois plus tranquille, & j'au-  
rois moins de larmes à donner à  
ma foiblesse. Sans doute que j'eus  
ma place dans le récit que vous  
fites de vos amours aux compa-



gnons de votre voyage : il me semble vous entendre y rappeler avec plaisir votre triomphe & ma honte ; je croyois les Turcs plus discrets ; applaudissez-vous de ma défaite. Si vous pouviez voir les regrets qu'elle me conte encore chaque jour , peut-être que votre victoire vous paroitroit moins flatense.

Tirons le voile sur ce moment malheureux , dont mes peurs ne me laisseront jamais perdre le triste souvenir. Par quel charme secret faut-il que vous me soyez encore cher , vous que je devois haïr ? Mais pourquoi vous parler de moi , quand je n'avois pris la plume que pour vous entretenir de votre chere Atalide ? Je l'ai vue , cette aimable Françoisse que vous m'offrez pour Amie ; nous

A a ij

mêlions nos pleurs ensemble au moment que je reçus votre Lettre. Si la difference de nos conditions semble s'opposer à l'union de nos cœurs, d'autres raisons nous engagent à nous aimer. Les amis que nous donne la Fortune sont moins tendres que ceux que les mêmes malheurs réunissent. Toutes les deux victimes de votre passion, & conservant encore pour vous le souvenir le plus tendre, malgré notre repentir, pourrions-nous ne pas être liées de l'amitié la plus étroite? Nous nous disputons quelquefois la gloire de vous avoir le plus aimé. Atalide prétend l'emporter sur moi; mais c'est à regret, & par complaisance que je lui cede. Que nous sommes bien partagées de la foiblesse de notre sexe! Nous pleurons notre honte, &

nous voulons nous en faire un trophée : l'Amour est-il donc un mal incurable, & n'en peut-on guérir entierement ?

Je n'avois pas besoin de votre Lettre pour m'engager à retenir Atalide avec moi ; il ne falloit que me procurer le bonheur de voir cette aimable fille. Que vous étiez heureux de posséder un semblable trésor ! Je vous pardonne les larmes que vous coute son départ : la perte que vous faites est irréparable. Atalide fut-elle sans belles qualités, elle vous est chère, ce seul motif me l'a rendue précieuse ; mais que dis-je, ne vous donnerai-je jamais que des marques de ma foiblesse ? Mere de famille, est-ce donc-là l'exemple que je dois donner aux enfans qui m'entourent ? De quel front puis-je chaque jour

prêcher la vertu à ma fille, quand plus sage que moi, l'innocence de sa vie me reproche sans cesse la honte de la mienne ? Sans vous, Achmet, fidelle aux cendres de mon Epoux, je n'aurois rien à me reprocher. Pourquoi fûtes-vous si généreux ? Pourquoi fus-je si reconnoissante ? Que ne me laissiez-vous périr de misere ? Que ne vous ai-je laissé plutôt périr d'amour ? Foible contentement ! que nous reste-t-il de ce plaisir passager ? A vous l'idée affreuse d'avoir deshonoré une femme vertueuse, & à moi des larmes que le tems n'a pu encore sécher.

J'ai reçu cependant avec joie les presens que vous m'envoyez : sensible à votre tendre ressouvenir, comptez que je ne vous oublierai jamais, tant que de si

vastes Pays nous sépareront. Je puis vous aimer, & m'entretenir avec vous sans crainte. D'ici je me sens forte, je ne vous trouve qu'aimable; j'oublie que vous êtes un homme dangereux.

Je viens de recevoir une Lettre de Madame de Corcelange mon Amie: elle se plaint fort de son cher Dely votre parent que vous m'avez amené plusieurs fois. Elle auroit fort souhaité le retenir à Paris. Voici en quel terme s'explique cette tendre affligée, faites-en part à son fils.

» Il est enfin parti, Madame,  
 » ce Turc aimable, que je ca-  
 » ressois si souvent en votre pré-  
 » sence, ce fils que j'aimois plus  
 » que moi-même. L'empresse-  
 » ment de revoir son Pere l'a  
 » rendu insensible aux prieres &  
 » aux larmes de sa mere; rien

» n'a pu le retenir : je mourrai  
 » contente cependant , puisque  
 » j'ai pu embrasser une fois en  
 » ma vie ce tendre fruit de mes  
 » premieres amours. Que ne puis-  
 » je avoir rendu le dernier sou-  
 » pir dans ses bras ! Témoin de  
 » ma mort , il l'auroit apprise à  
 » Muley , que je ne reverrai ja-  
 » mais. Il m'auroit pleurée , car  
 » il est tendre , Madame : il me  
 » souvient encore du jour qu'il  
 » me rendit sensible. Hélas ! il  
 » ne m'en reste que ce triste sou-  
 » venir. Pourquoi me le rappel-  
 » ler ? Dely vous a-t-il été voir  
 » en passant à Lyon ? je lui avois  
 » recommandé , & il me l'avoit  
 » promis , &c.

Toutes les fois que je pense  
 à Madame de Corcelange & à  
 son fils , je tremble pour moi.  
 Grand Dieu , que deviendrai-  
 je , cher Achmet , si j'avois le  
 même

même malheur. . . . Quoi, il faudroit aussi me priver pour toujours de la vue d'un enfant qui n'auroit point de part au crime qui l'auroit fait naître? Je frémis à cette seule pensée. Puisse ma faute être ensevelie dans un éternel oubli: car à qui confierai-je mon secret, & un dépôt si précieux? Que vous seriez cruel, Achmet, de m'avoir si peu épargnée dans le moment fatal que je vous donnai tant de preuves de ma foiblesse! Fasse le Ciel qu'il n'en naisse point de fruit qui puisse me la reprocher toute ma vie: je l'espere; un tems assez considerable s'est déjà écoulé sans aucune marque sensible: jusques à present mes remors seuls me reprochent mon crime.

Adieu, cher Achmet, je suis peut-être une imprudente de

B b

vous écrire. Si c'est une faute ;  
c'est la dernière que je com-  
mets à votre égard. Adieu donc  
pour la dernière fois ; adieu, le  
plus aimable des mortels ; je  
vais travailler à vous oublier.  
Heureuse si je puis en venir à  
bout ! Adieu.

LET TRE D'ATALIDE ,

A ACHMET DELY-AZET ,

Bacha à Trois Queues.

**J**E serois indigne de tous les  
bienfaits que j'ai reçus de vous,  
cher Achmet, si je ne vous en té-  
moignois pas ma reconnaissance :  
elle est des plus vives. Enfin le sort  
m'a rejoint à ma chere Emilie,  
& c'est du fond de ma solitude  
que je vous écris. Rien n'a pu mo-



dérer mon ardeur ; j'ai déjà pris  
 le voile sacré des Vierges , Epou-  
 ses du Dieu qui me soutient dans  
 ma carrière ; je triomphe des foi-  
 blesses de mon cœur ; & l'habit  
 blanc que je porte me fait oublier  
 que j'ai perdu mon innocence.  
 Puisse le Dieu que je sers l'ou-  
 blier aussi.

A quoi avez-vous pensé d'é-  
 crire à Madame de Chamber-  
 tin de me retenir auprès d'elle ?  
 j'ai résisté à vos prieres & à vos  
 larmes , comment avez-vous  
 cru que je céderois aux siennes ?  
 Ne m'êtes-vous pas plus cher  
 que tout le monde ensemble ?  
 Le Ciel m'est témoin que si j'a-  
 vois pu vivre avec vous sans  
 crime, j'y serois encore. Oui ,  
 Achmet, si j'osois regretter mon  
 esclavage , peut-être aurois-je  
 la foiblesse de pleurer mes fers  
 rompus.

B b ij

Croiriez-vous que la vie que je mene en France dans un Monastere, differe bien peu de celle que je menois avec vous? Que voyois-je dans votre Serail? un grand nombre de jeunes filles aimables se disputer la gloire de vous aimer le plus, & occupées sans cesse du bonheur de plaire à leur cher Maître. Nous avons ici les mêmes occupations: l'Amour occupe tous les momens de notre vie, il ne fait que changer d'objet. Ici nous suivons à peu près la même regle que dans vos Serails; nous avons également un Maître à servir.

A peine sommes-nous éveillées que nous devons penser à lui. Sorties du lit, notre premier soin est de l'aller visiter en corps, en nous prosternant à ses pieds. Il daigne nous écouter avec

bonté, non point comme ses  
 Esclaves, mais comme ses chaf-  
 tes Epoufes; il nous donne mê-  
 me à toutes un nom fi doux; il  
 préside fans cefse à nos actions;  
 il ne nous perd jamais de vue:  
 c'est lui-même qui nous enflam-  
 me du pur amour que nous a-  
 vons pour lui. Il échauffe nos  
 cœurs de cette douce tendrefse  
 qui fait cherir les larmes que  
 l'on répand. En un mot il est no-  
 tre Amant, notre Epoux, & no-  
 tre Pere. Nous l'offençons cha-  
 que jour, & chaque jour il nous  
 pardonne. Il fe contente de no-  
 tre repentir; il a pitié de notre  
 foibleffe, & je ne l'aimerois  
 pas, Achmet? Je serois bien in-  
 grate. Je vous ai facrifié mon  
 cœur, & toutes mes pensées;  
 mon corps même fut esclave de  
 vos défirs. Tandis que je fus à  
 vous, j'ai changé de Maître:

B b iij

un Dieu vous a succédé. Ferois-je moins pour lui que je n'ai fait pour vous ? Ce seroit être injuste : toutes mes pensées s'élevent à present vers le Ciel ; mon cœur y seroit aussi tout entier, si vous ne le reteniez attaché à la terre. Oui, mes yeux se tournent encore quelquefois du côté de Constantinople, & souvent les larmes que je crois donner au souvenir de mes défordres passés, ne coulent que pour vous : c'est ainsi que je m'abuse souvent, & que j'ai peine à démêler les sentimens de mon cœur. Quand je crois que Dieu l'occupe entierement, & que j'y descens un moment avec lui, je suis toute étonnée de vous y appercevoir encore tendre & respectueux. Combien de fois il m'a semblé y entendre votre voix!

Dans ces momens critiques , foible , timide , je vole aux pieds des Autels , je les tiens embrasés , & le Dieu que je sers ne m'abandonne pas. Bientôt par sa suprême puissance une douce joie , & une tranquillité parfaite s'empare de tous mes sens. Je vous regarde alors , Achmet , du haut du Ciel ; je contemple avec force toute ma foiblesse passée ; j'en rougis : mais quand pleine d'une tendre compassion je veux revenir à vous pour vous entraîner après moi , mon cœur reste si fort attaché au vôtre , que j'ai peine à m'en dégager moi-même. C'est ainsi que le Dieu que j'adore multiplie mes victoires en multipliant mes combats ; il permet quelquefois que je vous regrette & que je retourne à vous pour me procurer le mérite de lui of-

frir chaque jour le sacrifice de mes plus chers désirs. Au milieu de toutes ces agitations, mon cœur est toujours content. Pense-t-il à vous, il est heureux. Dieu l'appelle-t-il à lui, il gémit de ses fautes avec joie & avec confiance. Est-il dans vos fers, il s'y plaît. Les voit-il brisés, il en rend graces à celui qui le fait triompher.

Il est juste de vous rendre compte de l'usage que j'ai fait des présens dont vous m'avez comblée. Je vous dois aussi un petit récit de ce qui m'est arrivé depuis mon départ de Constantinople.

Vous sçavez qu'à peine je fus entrée dans le Vaisseau qu'il mit à la voile : on me conduisit dans la Chambre qui m'étoit destinée; je m'y enfermai aussitôt pour m'abandonner aux larmes. Je

voyois à regret fuir devant moi  
ces rivages heureux que vous  
m'avez rendus si chers , mes  
yeux & mon cœur y demeuroient  
attachés. Ils disparurent enfin  
ces bords chers ; en vain ma foible  
vue les cherchoit encore.  
Les tours de Constantinople s'é-  
toient confondues dans les mers,  
je ne voyois plus que le Ciel &  
l'eau. J'avois oublié le Dieu de  
mes Peres , il me rendit pour  
mon supplice ce même Amour  
qui avoit fait tous mes plaisirs ;  
je me sentis tout d'un coup bru-  
ler pour vous, de la passion la  
plus violente : dans mon déses-  
poir je souhaitois mille fois être  
dans vos bras, je regretai vos  
caresses, je vous appellai à haute  
voix comme une furieuse. Quoi,  
je ne vous reverrai plus, cher  
Achmet, m'écriai-je dans les  
transports de la passion la plus

vive, c'est donc pour toujours que je vous perds ! Mourons, il est tems, puisque je ne vis plus pour vous.

Je serois morte en effet de douleur ; mais Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il veut sauver. Il rendit bientôt le calme à mon ame agitée, mes larmes disparurent, je demeurai moi-même surprise de ma tranquillité, mes premiers soins furent de lui en rendre grace. De nouvelles forces se joignirent à celles que j'avois déjà reçues, j'étois une autre personne, je regardois indifféremment les divers pays que nous cotoyons, & j'en vins jusqu'à dire d'un œil sec. Là est la Turquie . . . Enfin après une navigation des plus heureuses, nous arrivâmes à Toulon d'où je me rendis à Lyon.

C'est-là que j'eus le bonheur



de voir l'aimable Marquise de Chambertin. Par l'amitié qu'elle m'a témoignée à votre recommandation, je juge de celle qu'elle avoit pour vous. Avec quelle ardeur ne me demanda-t-elle pas des nouvelles de son cher Achmet? La joie étoit peinte dans ses yeux quand je lui en parlois, & la tristesse lui succédoit bientôt, quand je cessois de l'en entretenir. Cette Dame me félicita sur le bonheur que j'avois eu de vous fixer, & de vivre si long-tems sous votre aimable puissance. Achmet, me dit-elle, m'a souvent entretenue à Paris de sa chere Atalide, & par tout le bien qu'il m'en dir, il me fit souvent désirer de vous voir. Je ne croyois pas, ajouta-t-elle, que la chose fût possible, je n'avois nulle envie de passer à Constantinople : Hé, comment pouvois-

je m'imaginer que vous revien-  
driez jamais en France? Quand  
j'aurois pu me persuader qu'un  
repentir vous y eût rappellée, le  
moyen de croire qu'Achmet  
dont vous dépendiez entiere-  
ment, y eût consenti? Ce n'est  
pas, poursuivre-elle, qu'il ne soit  
le plus généreux des hommes;  
j'en ai des preuves qui ne me per-  
mettent pas d'en douter. Dans  
un tems où tout étoit contre moi,  
jusques à mes proches, il m'a se-  
courue sans me connoître.

Madame de Chambertin finit  
par me conjurer de demeurer  
avec elle le reste de mes jours,  
en me montrant la lettre que  
vous lui écriviez à ce sujet; mais  
la voix qui parloit à mon cœur  
m'appelloit ailleurs. Je ne de-  
meurai que peu de jours à Lyon  
où je pris la diligence pour Paris.  
Je revis enfin les rives de la

Seine, je ne fçais quel charme secret s'empare de tous nos sens à l'approche du lieu qui nous a fait naître, & qui renferme nos parens. Plus j'approchois de Paris, plus ma joie redoubloit, & mon cœur s'abandonnoit à des transports que je n'avois pas encore éprouvés.

J'arrivai enfin dans la maison de ma Mere, que je trouvai travailler avec Eloïse l'aînée de mes Sœurs. Quelle tendre entrevue! qui pourroit peindre la vivacité de la joie & de l'amitié que nous nous témoignâmes de part & d'autre? Ma Mere revoit une fille qu'elle aimoit, & à qui elle devoit tout ce qu'elle tenoit de vous. Il n'en étoit pas de même d'Eloïse. Réduite à un état misérable, elle voyoit avec peine une Cadette encore passable, & capable de lui enlever

ceux qui conservoient quelque bonté pour elle : outre cela je paroiffois dans une situation plus brillante que la sienne. C'étoit assez pour lui déplaire, on n'aime pas à être humilié. Elle n'ignoroit pas les bontés que vous aviez eues pour moi. Le premier de ses regards me dévoila tous ses sentimens, sans y faire beaucoup d'attention. Je me jettai avec vivacité au cou de ma Mere, qui me reçut dans ses bras avec des transports de joie qu'on ne peut exprimer. Quoi, je te revois, chere Atalide, me dit-elle ? que de larmes tu m'as couté ! Par quel bonheur jouis-je du plaisir de t'embrasser ? Est-ce Achmet qui te raméne ? Hélas ! ma tendre Mere, lui répondis-je, permettez-moi de me livrer un moment tout entiere au bonheur que j'ai de vous serrer entre mes

bras, nous parlerons d'Achmet une autre fois ; qu'il vous suffise de sçavoir qu'il est le plus généreux des hommes, & que ce qu'il vient de faire pour moi efface tout ce qu'il a déjà fait.

Après les démonstrations de l'amitié la plus parfaite, je demandai des nouvelles d'Emilie & de Lucile. J'appris que la première étoit plus contente que jamais dans sa vocation, & que la seconde entierement consacrée à l'Amour, n'étoit occupée que de ses mysteres. J'applaudis à l'heureux sort de l'une, & je donnai des larmes à celui de l'autre. Vous pleurez, me dit Eloïse, font-ce les douceurs qu'Achmet vous faisoit goûter en Turquie que vous regrettez. L'âge nous rend toutes deux, je le vois, le triste exemple de l'inconstance des hommes. C'est ainsi que mon

ainée tâchoit de rapprocher mon âge du sien, & regardoit comme déjà arrivé, ce qu'elle avoit souhaité d'abord. Non, lui dis-je, je n'ai point à me plaindre d'Achmet, si j'étois ambitieuse, les présens dont il m'a comblée à mon départ me mettroient en état de me passer de tout le monde; mais je ne viens en France que pour me consacrer à Dieu. C'est, reprit-elle avec un souris malin, c'est le parti que prennent d'ordinaire les filles qui ont passé comme nous leur jeunesse dans les plaisirs: car ne vous imaginez pas que je croye que votre Turc tout généreux qu'il est, vous ait tant aimée inutilement. Envain, il nous a dit qu'il n'avoit que de l'estime pour vous. Sa foiblesse ici pour le sexe prouve assez celle qu'il a eue à votre égard. Achmet n'est pas homme à  
vous

vous renvoyer comblée de ces beaux présens fans vous les avoir fait acheter, je le connois. Quoi qu'il en soit ma sœur, lui dis-je, je n'aurois que suivi votre exemple. Suivez maintenant le mien, & venez rejoindre Emilie, j'ai plus qu'il ne faut pour vous & pour moi. Je me marie, reprit-elle, & j'épouse Varneuil que vous avez connu autrefois, mais il ignore encore son bonheur.

Au nom de Varneuil je tombai dans un étonnement dont j'eus peine à revenir. C'étoit un homme qui dès sa première jeunesse avoit conçu pour Eloïse l'amour le plus tendre. Ma sœur l'aima d'abord ; mais un jeune Seigneur lui ayant offert de l'entretenir dans une heureuse abondance, & dans un luxe qu'elle aimoit, elle abandonna Varneuil qui n'étoit qu'un simple bour-

Cc

geois comme elle, & depuis elle l'accabla de tant de mépris toutes les fois que l'Amour le ramenoit à ses pieds, que je ne puis comprendre comment il peut l'aimer. Né dans le commerce, il a gagné quelques biens qu'il veut encore partager avec Eloïse, & cette dédaigneuse osoit me dire qu'il ignoroit son bonheur, comme si c'en eût été un grand pour lui d'avoir un cœur qu'on ne lui donnoit que parce que personne n'en vouloit plus. Que les hommes sont foibles aussi bien que nous !

Vous devriez, dis - je à ma sœur, hâter ce mariage tandis que Varneuil vous aime encore. Elle me répondit froidement, qu'il ne me convenoit pas de lui donner des avis, & qu'elle étoit d'un âge à ne pas manquer d'Amans de cette sorte. Je n'eus



garde de lui en parler davantage. Le pauvre Varneuil ne sçut pas plutôt que j'étois arrivée qu'il vint me conjurer de déterminer ma sœur à l'épouser. Je lui répondis qu'elle étoit sa maîtresse, & que c'étoit à lui à la presser; qu'étant sa cadette, mes conseils ne feroient peut-être pas bien reçus.

Je fis cependant agir ma Mere, & j'eus la consolation devoir ce Mariage consommé avant mon entrée au Couvent. Il y a des filles nées heureuses, qui sans bien, sans vertu, sans jeunesse & sans amour, trouvent le moyen de s'affujettir des hommes, tandis que mille jeunes personnes vertueuses, avec un bien médiocre, & une naissance distinguée demeurent. D'où peut naître cette bizarrerie du fort? Pourquoi le Crime est-il récompensé, & la Vertu dans l'oubli? Moi-même,

Ccij

cher Achmet, méritai-je vos généreux secours.

J'ai appris depuis que ce qui empêchoit Eloïse d'épouser Varneuil, étoit l'espérance qu'elle conservoit encore de pouvoir charmer quelque riche Financier, qui pût satisfaire à ses folles dépenses. Je lui ai fait présents des robes superbes de Perse, & d'une partie des pierreries que vous m'avez données.

Pour Lucile n'avoit pas besoin de mes bienfaits. Dans une visite que je lui rendis, je fus moi-même éblouie de la pompe qui l'entournoit : son Amant qui étoit avec elle au moment que je me fis annoncer, me reçut avec toutes les politesses imaginables, & me pria de venir souvent les voir; je lui promis dans le dessein d'engager ma Sœur, que je sçavois avoir un bon cœur, à quitter la

vie scandaleuse qu'elle menoit.  
 Le jeune Duc qui l'entretenoit  
 fortit, & nous laissa seule. J'ap-  
 pris à Lucile ce qui m'amenoit  
 en France, & l'engageai à me sui-  
 vre dans un Couvent. Je n'en  
 vins-là que par degré, je lui mis  
 d'abord devant les yeux l'exem-  
 ple d'Eloïse, & m'efforçai de lui  
 peindre la Sageffe avec des traits  
 si aimables qu'elle m'avoua en  
 pleurant que la nécessité plutôt  
 que le libertinage, l'avoit forcée  
 à écouter les propositions du  
 Duc; mais que depuis son cœur  
 avoit conçu pour lui un pen-  
 chant, qu'il lui étoit impossible  
 de vaincre.

Persuadée que l'exemple en-  
 traîne souvent, pour l'encoura-  
 ger je lui citai le sacrifice que je  
 venois de faire d'Achmet, mal-  
 gré les tendres sentimens qu'il  
 avoit pour moi, & ceux que j'a-

vois pour lui. Croyez-vous d'ailleurs, lui dis-je, que le Duc vous aime réellement ? Comment pensez-vous qu'il vous regarde ? Comme une misérable dévouée à ses plaisirs. Vous êtes jeune, aimable. Il a les passions vives, en faut-il davantage ? Vous prenez sans doute ses fureurs pour un amour tendre ? Quelle preuve avez vous qu'il vous aime ? Il vous le dit. A qui les hommes ne le disent-ils pas ? Je connois le fond de son cœur, reprit Lucile avec vivacité : si sa naissance ne l'élevoit infiniment au-dessus de moi, je serois plus que sa Maîtresse ; mais ce seroit un crime impardonnable en France. Ce ne sont plus les cœurs qui s'unissent, ce sont les Fortunes brillantes, les Emplois éclatans qui se marient entre-eux. Voilà, lui dis-je, l'origine

de tous nos crimes. Le Créateur qui ne nous a pas faits pour épouser des Noms, laisse nos cœurs libres de se prendre. Une aimable personne s'offre-t-elle à la vue d'un homme ? il en est charmé : voilà celle que le Ciel lui avoit destinée pour Epouse. Elle a eu le malheur de naître sans naissance ou sans bien, elle ne fera que sa maîtresse ; peut-être encore, pour suivis - je, le Duc est-il bien éloigné de penser si favorablement à votre égard ? Ne doutez pas de son amour, répartit Lucile comme en courroux, je n'en puis douter moi-même, j'en ai des preuves assez fortes.

Je n'eus que trop sujet de m'apercevoir dans la suite combien ma Sœur s'abusoit. Quelques jours après je fus la revoir, elle étoit absente, je l'attendis. Le

Duc de T . . . . arriva sur ces entrefaites , & charmé de me trouver seule : Je n'esperois pas , me dit-il d'un air galant , être assez favorisé de la Fortune pour vous rencontrer ici ; je m'applaudis de mon bonheur. Mademoiselle Lucile est sortie , mais n'importe , je ferai les honneurs de chez elle. Il tira en même tems un fauteuil & me forca de m'y asseoir. Ma Sœur lui avoit parlé de vous , cher Achmet , il m'en entretint aussi quelque tems , & me fit mille questions touchant la Turquie , auxquelles je répondis de mon mieux. Il commença par me ferrer la main en m'entrecomplimentant sur ma beauté qu'il trouvoit , me dit-il , plus parfaite que celle de Lucile , & finit par m'offrir de demeurer avec elle , en me jurant toute la reconnoissance imaginable des bontés que j'aurois pour lui. Voulant

Voulant tout mettre à profit, je lui répondis que je ne pouvois me livrer à un homme qui avoit commerce avec ma sœur. Il combattit long-tems mes scrupules, qu'il traitoit de préjugés & de foiblesse d'esprit; enfin voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il en vint jusques à me dire, que si je voulois, il abandonneroit Lucile. Je cachai toute l'indignation que me causa un semblable discours, dans l'esperance de m'en servir pour retirer des bras de ce monstre la victime de ses fureurs, sans lui rien promettre. Je lui fis entendre que s'il se défaisoit de Lucile, il auroit tout à esperer de ma reconnoissance. De quoi un homme dominé par une passion nouvelle, violente par conséquent, n'est-il pas capable? Il me promit tout, & voulut jouir

D d

d'avance de son ingratitude. Il fit mille extravagances à mes pieds. Je commençai à m'apercevoir de mon imprudence, & à craindre d'être la dupe de ma bonne intention. Déjà ce jeune Duc me ferroit dans ses bras, & vouloit me tirer sur un lit de repos, en me jurant une constance à toute épreuve. Je le repoussai avec violence : l'approche du péril me donnoit des forces ; sa passion redoubloit avec ma résistance. Je triomphai cependant de ses emportemens, & lui fis esperer de si belles choses, qu'il modera ses transports ; & me promettant d'écrire dès le soir même à ma sœur qu'il avoit une autre inclination, il sortit sur le champ : car il n'osa jamais demeurer pour lui déclarer lui-même qu'il l'abandonneroit, malgré les instances que je lui en fis.



Lucile ne fut pas long-tems à revenir, & je n'eus rien de si pressé à lui dire que les propositions que le Duc venoit de me faire. Elle en frémit : son cœur y fut si sensible, que je craignis quelque tems qu'elle n'expirât de douleur entre mes bras. Ses beaux yeux se fermentent ; la paleur couvrit son visage, & elle laissoit de tems en tems échaper ces mots entrecoupés de mille soupirs : *Quoi, cher Amant, vous m'abandonnez...? Et que vous ai-je fait..? Se peut-il que vous ne m'ayez jamais aimé?* Dieu seul, lui dis-je, ne peut nous tromper. Ecoutez sa voix qui parle au fond de votre cœur : c'est lui, ma sœur, qui veut remplacer le Duc, montrez-vous digne d'un Epoux si aimable que vous avez si cruellement abandonné ;

retournez dans son sein avec confiance ; servons-le de concert, & disputons-nous le bonheur de l'aimer le plus. Je n'en dis pas davantage. Dieu acheva le reste. Lucile en un moment parut une autre personne ; elle essuya ses larmes ; & se jettant à mon cou : Marchez devant moi, ma sœur, me dit-elle, je vous suis. Courons adorer ce Dieu si long-tems négligé : l'ap-pui des hommes n'est que foible. Comme nous allions sortir, un Laquais apporta la Lettre du Duc de. . . . Lucile la prit avec fermeté, & la lut d'un œil sec & tranquille. Vas, dit-elle ensuite au Domestique, vas dire à ton Maître que de toutes ses Lettres, voici la plus chere à mes yeux, puisqu'elle me rend à moi-même. Il ne me reste plus rien à désirer que de ne le

plus revoir; apprens-lui encō-  
re qu'il ne jouira jamais de celle  
qu'il me sacrifie.

Après un discours si fier, il  
ne fut pas sûr pour nous de de-  
meurer plus long-tems dans cet-  
te maison. A peine le Laquais  
en fut-il sorti, que je conduisis  
ma sœur dans le Couvent d'E-  
milie, où nous fûmes à l'abri  
de la fureur & des poursuites du  
Duc de. . . . qui, à ce que j'ai  
appris depuis, a bientôt trouvé  
à nous remplacer. Cela n'est pas  
difficile à Paris.

Voilà, cher Achmet, l'hi-  
stoire de ma déplorable famil-  
le, pour laquelle vous vous êtes  
si fort interessé: il étoit juste de  
vous en rendre compte, puis-  
que c'est par vos bienfaits qu'E-  
milie, Lucile & moi, sommes  
heureuses pour le reste de nos  
jours, & que ma Mere jouit

d'un fort assez tranquille avec Varneuil & Eloïse; elles vous remercient toutes par ma voix de ce qu'elles tiennent de votre générosité.

Il ne me reste donc qu'à vous dire un adieu éternel : triste mot à prononcer pour une tendre Amante. Quoi, je ne vous reverrai plus, cher Achmet ? Je jouirai jamais de votre aimable présence; les jours, les mois, les années s'écouleront sans que j'entende prononcer votre nom moi-même; je ne vous écrirai plus, & je ne recevrai plus de vos cheres nouvelles ? Que de larmes vous m'avez déjà couté, Seigneur ! Aurai-je la force de n'en plus répandre ? Mais hélas ! elles baignent encore la Lettre que je vous écris : jamais je ne les vis couler avec tant d'abondance. Mon cœur &

mon ame voudroient se coller avec elles sur ce papier, qui doit passer entre vos mains. Pourquoi ne puis-je y imprimer que mes lèvres? Portez-y les vôtres, Seigneur, & baifez du moins les larmes que vous m'arrachez, au défaut de l'Infortunée qui les verse; mais que dis-je, Infortunée? Ai-je donc déjà oublié que je ne fus jamais si heureuse? Grand Dieu! si vous ne me soutenez, l'Amante va reparoître. Où suis-je? Pourquoi mes pleurs redoublent-elles? Je ne me reconnois plus; mon cœur est plus sensible que jamais. Cher Amant, puisque je ne dois plus te revoir, qu'il me soit du moins permis de te dire que je t'aimes plus que ma propre vie. Cet habit, ce voile sacré, ce bandeau, cette cellule, tout me dit que je ne suis

plus à toi. De tous tes dons, il ne me reste que ton portrait. Non, Achmet, je n'ai pas encore eu la force de m'en défaire, quoique je l'aye promis à mes Superieures. Il est présentement devant mes yeux ; je le touche. En quelles mains le remettrai-je ? Une autre que moi auroit un bien si précieux ? Non ; ce n'est qu'à toi, cher Achmet, que je puis te rendre toi-même ; je vais l'enfermer dans cette Lettre, que je trace d'une main tremblante. Puissent avec cette image de ce que j'aime, m'abandonner tous mes chagrins. C'en est fait, je le vois, je le baise pour la dernière fois. Je ne vous retrouverai donc plus, Achmet, qu'au fond de mon cœur. Mais que dis-je, n'ai-je pas encore promis de vous en bannir, ainsi que de ma mémoire ?

re ?

re? Où vous trouverai-je donc ?  
 Nulle part ; j'en frémis. La mort  
 même, triste souhait des Amans  
 malheureux, ne peut nous réu-  
 nir. Elevé dans une autre Re-  
 ligion que moi, mon Dieu n'est  
 pas le vôtre. S'il vous éclairoit,  
 que de graces j'aurois à lui ren-  
 dre ! Que de vœux je vais lui  
 faire ! Toutes mes prieres seront  
 pour vous. Si du moins je pou-  
 vois esperer vous retrouver dans  
 la demeure sainte qu'il me prépa-  
 re, je mourrois sans regret. Sans  
 vous, tout Dieu qu'il est, il ne  
 rendra jamais mon bonheur par-  
 fait. Est-ce donc-là ce que ma  
 Religion m'enseigne ? Il est tems  
 de fermer ma Lettre, & de vous  
 oublier pour toujours. Pour tou-  
 jours.... Hélas !... Mais non,  
 finissons. Adieu, Achmet, son-  
 gez quelquefois à votre chere  
 Atalide, je ne dois plus penser

E e

à vous ; je sens que mon cœur  
 aura bien de la peine à tenir ce  
 que ma bouche a promis. A-  
 dieu , je ne m'arrache de vos  
 bras qu'en m'arrachant au mon-  
 de entier ; je suis renfermée  
 toute vivante dans mon tom-  
 beau ; me voilà dans le cercle  
 étroit de quelques arpens de ter-  
 re qu'environnent des murs éle-  
 vés , rideaux terribles qui me  
 cachent tout l'Univers ; mais  
 de tout cet Univers le Ciel m'est  
 témoin que je ne regrette que  
 vous. Le sacrifice en est fait. . .  
 Mes forces m'abandonnent, mes  
 sens se troublent ; la plume me  
 tombe des mains ; je cours aux  
 pieds des Autels. Adieu , cher  
 Achmet, adieu ! Adieu pour une  
 éternité toute entière. Ah ! Ciel !..!

*Fin de la Troisième & dernière  
 Partie.*







DE

107 321

AL= 107-321

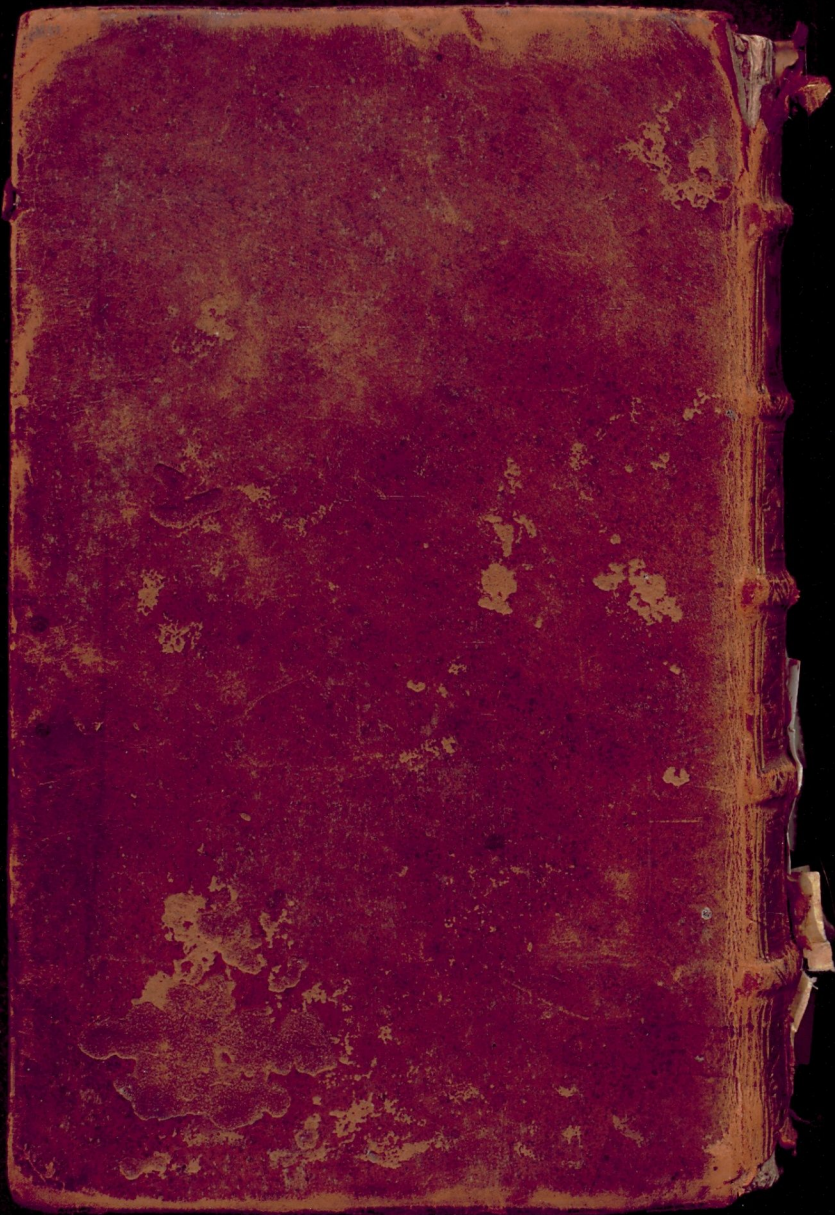
S

X2665473

DE 35475









# MEMOIRES TURCS

A V E C

L'HISTOIRE GALANTE  
de leur séjour en France,

PAR *ACHMET DELY-AZET BACHA*  
*A TROIS QUEUES, Turc de la suite de*  
*SAID EFFENDI, Ambassadeur*  
*Extraordinaire du Grand Seigneur.*

TROISIÈME PARTIE.



A P A R I S,

En l'Hôtel de son Excellence, rue de  
Tournon, Fauxbourg S. Germain.

---

M D C C X L I I I .

*En & approuvé par l'Approbateur Général*  
*du Grand Seigneur.*